

A. Berrendonner (Université de Fribourg CH)  
& M.-J. Béguelin (Universités de Neuchâtel et Fribourg)

### *Circulation des termes et dérive terminologique*

#### **Résumé**

Cet article s'intéresse à la mise en usage des terminologies métalinguistiques, et non à leur nature ou à leur adéquation. Il passe en revue quelques pratiques discursives qui ont pour effet de remodeler le contenu lexical des métatermes qui y sont impliqués. Ces procédés sont essentiellement de deux sortes : *déformation* d'un signifié, ou *amalgame* de deux signifiés. Ils remplissent des fonctions cognitives et argumentatives dans les interactions savantes.

#### **Mots-clefs**

Amalgame\_terminologique,      Argumentation,      Polysémie,      Pratiques\_lexicales,  
Usages\_métaterminologiques

## 1. PREALABLES.

1.1. Les vocables dont sont composées les terminologies grammaticales ou linguistiques n'échappent pas au sort commun qui guette tous les lexèmes en usage ; leur signifié se déforme quand on s'en sert. Dès qu'ils sont mis en circulation, chacun se les approprie, et les plie au service d'intentions discursives pas toujours orthodoxes ; d'où des remodelages de leurs contenus, qui deviennent vite polysémiques et flous. S'agissant de vocabulaire scientifique, cette perpétuelle *dérive des termes* a de quoi dérouter, et elle explique sans doute pour une certaine part le reproche, souvent adressé à la linguistique, de tout brouiller sous un jargon proliférant. Pour essayer de mieux comprendre les raisons du phénomène, nous nous proposons de passer en revue quelques manoeuvres de recyclage terminologique qui font partie des mœurs ambiantes.

1.2. Le processus de dérive terminologique est étudié depuis longtemps en tant que phénomène sémantique, *i.e.* à travers les polysémies qu'il produit (voir déjà, par exemple, l'analyse des diverses acceptions du terme *énonciation* chez Kerbrat-Orecchioni 1980 : 28-32). Cette approche a surtout montré que les signifiés de la métalangue sont sujets aux mêmes figures, variations, ou accidents diachroniques que ceux du lexique commun : métaphorisations, extensions ou spécialisations de sens, métonymies<sup>1</sup>, typifications, etc. Nous adopterons ici une perspective différente : notre attention portera principalement sur les dimensions *pragmatiques* de l'opération qui consiste à réemployer un terme en transformant son contenu. Ce qui nous intéresse, c'est moins les équivocités lexicales qui en résultent, que les stratégies discursives dans lesquelles elle s'insère, et les buts qu'elle vise. Ceux-ci sont principalement de deux ordres : soit épistémologico-cognitifs, soit argumentatifs.

1.3. Nous prendrons nos exemples, forcément, chez des auteurs que nous avons lus, avec qui nous avons parfois dialogué, et qui font partie de notre si petit monde. Mais ils ne sont impliqués ici qu'à titre d'attestations parmi d'autres, illustrant des pratiques générales ou des schèmes d'interaction propres à un genre discursif : les discours savants sur le langage. Pour certains de ces processus, nous aurions sans doute pu trouver, en cherchant davantage, des illustrations plus prototypiques. Ajoutons que vu sa dimension, le présent article ne saurait avoir d'autre valeur que celle d'une esquisse hâtive, à caractère exploratoire.

---

<sup>1</sup> Bon nombre desquelles sont dues, soit dit en passant, à l'usage intensif de certains procédés de dérivation morphologique ; les suffixes formateurs de noms déverbaux, notamment, dont le rendement est particulièrement élevé dans la terminologie savante, comportent une polysémie intrinsèque notoire qui les rend aptes à désigner indifféremment une action ou l'un de ses actants.

1.4. Pour la commodité, nous classerons les faits en deux catégories : les *déformations*, qui opèrent sur un seul vocable, et les *amalgames*, qui s'alimentent d'un couple de termes. D'où l'inventaire suivant :

Déformations :

Décentrage  
Vidange  
Réification

Amalgames :

Phagocytage  
"Retour du refoulé"  
Amalgame intégriste

## 2. DEFORMATIONS.

### 2.1. Décentrage.

2.1.1. De nombreux métatermes ont pour signifié des notions complexes, dans lesquelles entrent conjointement plusieurs ingrédients. Nous appellerons *décentrage* un mode d'emploi qui consiste à introduire une hiérarchie de pertinence parmi ces ingrédients, ou à modifier une hiérarchie préexistant entre eux. L'énonciateur, polarisé sur l'une des caractéristiques du sens, la traite comme plus importante que les autres, voire comme la seule qui compte : il lui suffit, pour s'estimer en droit d'user du terme, que cette caractéristique soit vérifiée. Au plan sémantique, le décentrage, qui aboutit à la suspension de certains sèmes, s'apparente donc aux métaphorisations ; et au plan référentiel, il a pour effet d'élargir l'extension du vocable.

2.1.2. Un certain usage du mot *anaphore* nous en fournira le premier exemple. Autour de 1980, ce terme est couramment reçu avec un signifié composite, où entrent au moins trois traits prototypiques :

(s1) *réitération* d'un acte de référence ;

(s2) à l'aide d'une expression *interprétativement dépendante* d'un "antécédent" ;

(s3) et véhiculant une *présupposition d'existence*.

Considérons dès lors le fragment (1) :

(1) « Les *fossiles* que nous avons patiemment recherchés, heureusement découverts, et finalement décrits... se ramènent donc à des *dents* et à des *ossements* de ces grands reptiles qu'on désigne sous le nom de Dinosaures. Plus de cinq cent *pièces* récoltées dans le désert ont été soigneusement examinées. »

Cet exemple présente (...) un cas d'anaphore indirecte, si l'on admet que *pièces* est anaphorique de *fossiles*, tandis que celui-ci est cataphorique de *dents* et

ossements.»

[Denis Lehmann, *Langue française* 68, 1985: 108]

Vu ce que l'auteur qualifie ici d'anaphorique, c'est-à-dire le N-tête d'un SN indéfini précédé d'un quantificateur, il est évident qu'il ne retient de la notion commune que la composante *sI*<sup>2</sup>. Acception "allégée" dont on trouve d'ailleurs un peu plus loin une corroboration :

- (2) «*J'ai entrepris l'ascension du pic. Cela est très facile.* La relation entre le premier *ascension* et le GN de la seconde phrase, qui est de nature anaphorique, relève du phénomène général de REITERATION.» [ibidem]

2.1.3. On peut voir dans ce genre de décentrage un procédé à fonction d'abord cognitive ou épistémologique. Il atteint souvent des métatermes relativement "neufs", qui servent à la saisie conceptuelle initiale d'un phénomène, appréhendé sous ses dehors prototypiques. Par nature, de tels vocables véhiculent une notion composite dont l'intérêt opératoire est encore mal identifié. La réduire à une seule de ses dimensions, c'est alors employer une technique d'abstraction élémentaire, dont on peut attendre un *effet de généralisation* immédiat<sup>3</sup>. La généralisation obtenue est souvent du type *extrapolation* : alléger la notion la rend apte à couvrir un domaine de faits élargi, ce qui permet de s'en servir plus librement et, le cas échéant, de la vulgariser ou de l'étendre à de nouveaux champs d'étude<sup>4</sup>. La contrepartie est évidemment le risque de la rendre triviale, et d'en venir à confondre sous elle des phénomènes de nature très différente.

2.1.4. Le décentrage peut aller jusqu'à l'excentricité, lorsqu'il aboutit à déplacer toute la pertinence sémantique d'un terme sur l'une ou l'autre de ses connotations, c'est-à-dire sur des traits parfaitement accessoires, qui ne tiennent à son signifié que par le biais d'associations non conventionnelles propres à certains locuteurs. Voir par exemple le singulier usage qui est fait en (3) du couple *phrase vs période* :

- (3) «La parole isole et désigne dans la masse infinie des signifiants possibles "le sujet" dont on parle et "le sujet" auquel on s'adresse. C'est pourquoi la parole est consubstantielle à la phrase. [...] C'est qu'apprendre à faire une phrase, c'est bien autre chose qu'une question de grammaire, c'est, tout simplement, apprendre à parler, "à parler de quelque chose à quelqu'un", c'est sortir de l'oscillation entre

---

<sup>2</sup> En effet, ni [*Les fossiles que nous avons recherché*], ni [*cinq cent pièces*] ne requièrent d'antécédent pour être interprétables ; et le second de ces SN ne comporte aucune présupposition d'existence (il *pose* au contraire une existence).

<sup>3</sup> . Lorsque cette idée simple était jusque là tenue pour accessoire ou périphérique, lui donner un rôle central produit en outre un effet épiphanique, qui peut être exploité à des fins persuasives.

<sup>4</sup> Tel est en fait le cas de (1), qui provient d'un article nettement influencé par la problématique de l'extraction de connaissances, et orienté "intelligence artificielle".

l'onomatopée et la période, sortir du délire auto-référentiel ou de l'incantation collective fusionnelle, c'est se mettre en jeu, vraiment, à propos de quelque chose de précis, c'est se constituer dans un échange proprement humain. § Posons donc maintenant que cet échange proprement humain commence avec le récit. Car le récit fait phrase : [...] il isole des faits et les organise, il met de l'ordre entre eux...» [P. Meirieu, *TRANEL* 25, déc. 1996, p. 83]

Identifier *période* et “ incantation collective fusionnelle ”, c'est ne retenir de la notion que des connotations en chaîne, du genre : <rhétorique oratoire>, donc <éloquence de la chaire>, donc <visées incantatoires>, <communion du public>, ou encore <pensée primitive>, etc. Dans la nébuleuse sémantique ainsi formée n'entrent que des traits non dénotatifs, dont aucun n'est strictement impliqué dans l'intension ordinaire du terme. Si ces ingrédients sont activés, c'est vraisemblablement parce qu'ils emportent avec eux des inférences axiologiques défavorables (<irrationnalité, immaturité>), auxquelles ne permettraient pas de conclure – voire que démentiraient – les composantes définitionnelles majeures de la notion<sup>5</sup>. Le décentrage a semble-t-il ici pour fonction de favoriser une argumentation. L'énonciateur, partant de la conclusion qu'il veut accréditer, à savoir la bonne vieille antithèse manichéenne entre *oral* et *écrit* (+ *pensée primitive* vs *pensée élaborée*), décentre le contenu des termes *période* et *phrase*, en sorte qu'ils deviennent des arguments à l'appui de son lieu commun. A l'aide de tels procédés, on ne peut guère espérer convaincre que des auditeurs peu familiers avec la terminologie ; un spécialiste risque fort de ne pas consentir au décentrage, tant il subvertit la notion, et par conséquent de rejeter avec lui les conclusions qu'il est censé conforter. Le décentrage est sans doute un des risques principaux inhérents à la pratique de l'interdisciplinarité.

## 2.2. Vidange.

2.2.1. Le stade ultérieur, en matière de dénaturation des termes, consiste à remplacer un signifié par un autre, entièrement différent, tout en maintenant les apparences qu'il s'agit du même concept, puisque le signifiant n'a pas changé. Cette manœuvre fait se succéder sous le même nom, et/ou incite à confondre, deux notions qui, en fait, comportent des caractéristiques définitionnelles et des conditions de vérité largement incompatibles. Leur assimilation a donc pour résultat de mettre en circulation un terme contradictoire.

---

<sup>5</sup> Tant dans ses usages classiques que dans les travaux modernes qui l'ont ressuscité, le terme de *période* sert à désigner une unité textuelle, en général de rang supérieur à la phrase, et munie d'une structure macro-syntaxique rythmique et prosodique remarquable. S'il y a quelque connotation axiologique à tirer de ces traits, ce serait plutôt celle de virtuosité combinatoire.

2.2.2. Le destin du terme *construction endocentrique* nous servira d'exemple. A l'origine, chez Bloomfield, il sert à désigner un syntagme qui appartient à la même classe de commutation que l'un de ses constituants :

- (4) «Toutes les formes qui peuvent occuper une position donnée constituent de cette façon une classe formelle. [...] Dans les constructions endocentriques subordonnées, le syntagme résultant appartient à la même classe formelle que l'un de ses constituants, que nous appellerons *mot principal* : ainsi, *poor John* appartient à la même classe formelle que *John...*»  
[L. Bloomfield, *Le Langage*, 1933 = 1970 : 175 & 184]

Ainsi défini, le terme nomme une propriété *empirique* : ce qui nous dit qu'un syntagme est endocentrique, ce sont en dernier ressort les données observables, lorsqu'on les soumet au test de commutation, utilisé comme procédure de découverte. Voyons maintenant ce que devient le même mot dans la doxa chomskyenne, telle qu'on la trouve résumée dans un manuel récent [J. Moeschler & J. Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, 1997 : 89] :

- (5) «La tradition de l'analyse linguistique a généralement considéré que la phrase est une construction exocentrique, et non endocentrique : elle n'est pas organisée autour d'un noyau, ou d'une tête [...] Il ne serait [cependant] pas aberrant de définir la phrase comme un constituant endocentrique, à savoir comme la projection maximale d'une tête. [...] Nous allons introduire une nouvelle catégorie fonctionnelle **I** [...], qui correspond à l'inflexion verbale. Sous cette position seront marquées les flexions verbales, les auxiliaires, ainsi que les différents verbes modaux [...]. L'hypothèse de la phrase comme projection maximale de **I** suppose la représentation hiérarchique suivante [...]

Insérer graphique

Or il est évident que l'auxiliaire [*va*], le syntagme [*va venir*] et la proposition [*Max va venir*] n'appartiennent pas à la même classe de commutation<sup>6</sup>, et donc que la séquence prise en exemple n'est *pas* une construction endocentrique au sens de Bloomfield. Le fait qu'elle soit néanmoins nommée ainsi montre que dans la métalangue chomskyenne, le terme a changé de sens, et ne comporte plus aucune implication d'ordre distributionnel : qualifier un constituant d'endocentrique semble signifier tout simplement qu'on lui assigne une structure abstraite conforme à l'hypothèse X-barre. Le même mot qui, chez Bloomfield, servait à constater une propriété empirique, est employé maintenant à formuler une hypothèse d'analyse sécrétée par la théorie. Cela a, entre autres, pour conséquence fâcheuse que les deux acceptions ne sont pas vraies en même temps, et qu'elles ne sauraient être identifiées, sous peine de contradiction.

---

<sup>6</sup> Ce dont rend d'ailleurs compte la différence d'étiquettes catégorielles *I* vs *I'* vs *IP*.

2.2.3. Or, substituer l'une à l'autre ces deux acceptions, sous le même nom et sans prévenir, ne peut avoir d'autre but que d'inciter à les confondre. Ce que favorise la présence, dans leurs figurations iconographiques, d'une Gestalt perceptive commune :

(6) (a) syntagme endocentrique selon Bloomfield :

[... [ $\alpha$ ]<sub>X</sub> ...]<sub>X</sub>

(b) syntagme endocentrique selon Chomsky :

[... [... [ $\alpha$ ]<sub>X</sub> ...]<sub>X'</sub> ...]<sub>X''</sub>

Aux diacritiques près, les arborescences (6a) et (6b) sont semblables : elles contiennent toutes deux un symbole qui s'autodimine. En fait, la similitude est de surface, puisque les diacritiques  $X$  vs  $X'$  vs  $X''$  changent crucialement l'interprétation distributionnelle des symboles qu'ils indexent. Mais elle suffit à entretenir l'illusion qu'on a affaire au même concept, et à masquer la vidange sous les apparences de la continuité.

2.2.4. L'opération consiste donc ici, semble-t-il, à faire passer pour " la même chose " une propriété empirique reconnue (4), et une hypothèse d'analyse *a priori* (5), qui sont à peu près sans rapport, sinon iconographique. On peut ainsi (au prix d'une contradiction latente, il est vrai) rendre d'une part l'hypothèse plus familière et plus vraisemblable, en la campant dans la position de continuatrice d'un savoir établi (" dans le fond, ma théorie X-barre ne fait que remettre en service une bonne vieille notion usuelle "). Et l'on parvient en outre à créer l'illusion d'une coïncidence entre la théorie et un donné empirique avéré (" mon hypothèse concorde avec une structure bien connue depuis Bloomfield " – même si en fait, je l'applique où cette structure n'existe pas, ndlr.) La vidange terminologique apparaît donc ici comme un procédé de rhétorique persuasive, visant à produire un " effet de réel " au bénéfice d'une hypothèse qui ne devrait pas, en principe, avoir besoin d'autre justification que sa généralité théorique<sup>7</sup>.

### 2.3. Réification.

2.3.1. Ce phénomène a déjà été bien décrit par O. Ducrot [1984 : 67], et nous nous contenterons de résumer ici son analyse. Ducrot constate que l'opposition *langue* vs *parole* est couramment utilisée avec deux fonctions, l'une " méthodologique " (A), l'autre " matérielle " (B). Au sens A, les deux termes servent à exprimer des concepts

---

<sup>7</sup> De telles manœuvres sont monnaie courante dans les travaux de linguistique générative. Un procédé similaire consiste à invoquer l'intuition des sujets parlants pour " faire passer " une hypothèse abstraite (Berrendonner 1986, Reichler-Béguelin 1990).

instrumentaux, un “ principe de classification ” virtuel applicable sur les données, et consistant en gros à y séparer ce qui fait système de ce qui est aléatoire. Au sens B, ils désignent des domaines de faits, une partition originale des observables, induite par la projection de A sur le réel.

2.3.2. Il va de soi que l’acception A, vu son caractère instrumental, est compatible avec une certaine dynamique de la connaissance : la distinction intensionnelle entre langue et parole peut rester valide et opératoire, quand bien même on serait amené, au fur et à mesure des progrès de la science, à faire reculer la frontière qui lui correspond dans les faits. C’est d’ailleurs dans cette absence de designatum matériel fixe que réside tout le pouvoir ordonnateur de l’opposition. La conception B, au contraire, est franchement immobiliste. En liant les deux termes à un référent particulier (une partition des observables), elle les asservit à désigner un état momentané des connaissances, avec pour principal effet d’empêcher toute évolution de celui-ci : plus question de modifier la partition des données en vigueur, sauf à récuser du même coup le couple de notions *langue/parole*.

2.3.3. Nous appellerons *réification* la substitution de B à A, c’est-à-dire l’opération par laquelle un concept se trouve identifié à son extension à un moment donné, dans un monde donné. Forclos de tous les autres mondes possibles, et en quelque sorte vidé de son intension, le terme ainsi figé perd toute fonction explicative, pour ne conserver qu’une valeur de pure désignation : il devient une sorte de nom propre attaché à un réel. Tandis que les procédés de décentrage et de vidange ont apparemment pour but de *faire évoluer* les notions, d’en accroître la plasticité intensionnelle, voire de déstabiliser certains concepts établis (cf. le cas d’*endocentrique*), la réification remplit donc plutôt la fonction inverse : celle d’immobiliser ou de paralyser, en les rivant au boulet d’un référent, certaines représentations scientifiques investies d’un dynamisme opératoire intrinsèque.

### **3. AMALGAMES.**

Nous allons maintenant passer en revue quelques pratiques qui ont pour point commun d’*unifier* deux items de la terminologie, *i.e.* de les forcer dans le rôle de synonymes, à la faveur d’une identité (plus prétendue que réelle) de leurs contenus, de leurs référents ou de leurs formes. Ce genre de procédé est en général utilisé à des fins argumentatives, dans le cadre des situations de controverse inhérentes au genre scientifique. Dans l’affrontement institutionnel des métadiscours rivaux, l’amalgame est un procédé du type “ cheval de Troie ” : il permet d’importer ses propres notions dans la terminologie de l’autre (ou vice versa), et de la rendre ainsi inoffensive en lui ôtant sa différence.

### 3.1. Phagocytage.

3.1.1. Un premier exemple nous sera amicalement fourni par l'un de nos interlocuteurs privilégiés. Il s'agit de la parenthèse soulignée par nous en (7) :

- (7) «De leur côté, Berrendonner / Reichler-Béguelin reprennent l'hypothèse selon laquelle les constituants de la proposition sont liés au contexte linguistique par des rapports de distribution et suggèrent que les constituants de ce qu'ils appellent la période (*correspondant à notre intervention*) sont liés par des conditions d'appropriété à l'état de la mémoire discursive.»  
[E. Roulet, "A propos des niveaux de l'analyse linguistique", in R. Liver & al., *Festschrift für R. Engler*, 1990 : 228]

Cet exemple nous rappelle d'abord, par l'emploi du possessif (*NOTRE intervention*), que les termes savants font couramment l'objet d'une appropriation par l'instance de discours émettrice, ou plutôt d'un repérage socio-linguistique qui les attache à elle. En fait, ils fonctionnent comme des concentrés d'actes propositionnels caractéristiques d'une instance discursive donnée (modèle, théorie, école, équipe de recherche...), si bien que les employer devient en soi un acte à portée argumentative, qui équivaut à promouvoir, soutenir ou approuver cette instance. L'opération actualisée en (7) consiste donc à asserter l'équivalence entre une notion *pro domo* et une notion "perégrine", en se fondant sur une identité d'extension approximative des deux vocables. On peut y voir deux conséquences.

3.1.2. D'une part, elle a l'avantage de produire un effet de consensus, *i.e.* de désamorcer le risque de polémique inhérent à la confrontation de deux discours sur le même domaine. Car asserter la synonymie de *période* et d'*intervention*, c'est poser que leurs référents sont les mêmes, donc que par delà les mots, tout le monde est d'accord sur les faits : la dissension entre les deux instances de discours concernées se réduit à une simple différence de "dialectes" scientifiques (d'un canton suisse à l'autre, quoi de plus naturel ?)

3.1.3. Il s'ensuit d'autre part une désaliénation du vocable d'autrui : s'il a un équivalent dans la terminologie maison, son existence ne remet nullement en cause la validité des catégories domestiques, que l'on peut continuer de pratiquer l'esprit tranquille. Tirer cette conséquence revient en quelque sorte à neutraliser le modèle adverse par assimilation ou phagocytage. Car bien entendu, deux mots qui ont à peu près la même extension n'ont pas forcément le même signifié ; ils peuvent différer considérablement par leurs intensions, et véhiculer des modèles conceptuels différents, voire inconciliables. Traiter "le tien" comme la simple traduction "du mien" revient à nier cette différence, au profit d'une approche consensuelle du débat scientifique.

### 3.2. Le “ retour du refoulé ”.

3.2.1. Une situation de concurrence très particulière s'établit lorsqu'un modèle M1, exprimé par un ensemble de termes T1, se trouve officiellement invalidé et remplacé par un autre modèle M2, formulé dans un nouveau vocabulaire T2. Il arrive alors que certains sujets soient partagés entre M1, dont les catégories leur sont familières, mais dont le contenu est publiquement dévalué, et M2, que sa nouveauté rend cognitivement coûteux, mais dont les termes sont de nature à conférer du prestige à leurs utilisateurs [cf. Grunig 1989]. Une solution classique à ce dilemme consiste à réinvestir subrepticement les signifiés de T1 dans les signifiants de T2, et à les proroger ainsi sous de nouvelles dénominations. On obtient ainsi que la révision opérée se limite à un simple changement d'étiquettes, ou à une substitution de variantes notationnelles. Cette manœuvre comporte toutefois un inconvénient : au détriment de toute cohérence, elle fait revivre les signifiés révolus ou périmés de T1 sous les étiquettes conceptuelles issues de M2, en principe incompatible avec M1.

3.2.2. Exemple canonique : lors de la rénovation de l'enseignement grammatical des années 70-80, on a jugé bon de remplacer dans les manuels scolaires le couple traditionnel *complément d'objet vs complément circonstanciel* par l'opposition *complément obligatoire et fixe vs complément supprimable et déplaçable*, notions supposées plus rigoureuses, parce qu'assises sur des critères formels [cf. Béguelin (dir.), à paraître]. Bien que les deux oppositions ne soient pas équivalentes, elles n'ont cependant pas tardé à se trouver implicitement superposées, souvent par les auteurs mêmes des manuels chargés d'acclimater le nouveau modèle. D'où finalement, sous les termes de *complément de verbe vs complément de phrase*, des hybrides notionnels, qui conduisent par exemple à soutenir, dans le cas de constructions absolues comme *Je fume* ou *J'obéis*, qu'un complément obligatoire est là tout en étant absent...

3.2.3. Ce genre de phénomène montre qu'il n'est pas si facile que cela d'enterrer un modèle. Même socialement dévalué ou dûment falsifié, il peut se survivre à l'état cryptique, le fantôme de ses signifiés continuant de hanter les métalangages successeurs. Ce qui, pour parler comme J. Authier-Revuz, confère à la plupart des signifiés terminologiques une *hétérogénéité constitutive*.

### 3.3. Amalgame intégriste.

3.3.1. Nous nous contenterons, pour terminer, de donner un signalement sommaire de cette opération, laissant au lecteur le soin d'en détailler le mécanisme. Elle permet de récuser un concept indésirable, exprimé par ses promoteurs dans un terme T1. On a besoin pour cela d'un seul accessoire : à savoir un vocable T2, de provenance quelconque, pourvu qu'il

ressemble quelque peu à T1, et que son contenu soit susceptible d'être présenté comme notoire, donc indubitable. Il suffit dès lors de développer l'argument suivant : (a) T1 est visiblement le même mot que T2 ; (b) Or, T1 n'a pas le même sens que T2, dont le contenu est avéré ; (c) Donc, T1 n'est pas orthodoxe, autrement dit le concept qu'il recouvre est falsifié. La manoeuvre discursive ainsi menée s'apparente directement à l'argumentation par autorité (Perelman & Olbrechts-Tyteca 1970).

3.3.2. Exemple. Il se trouve que nous usons depuis quelques années du terme d'*objet-de-discours* pour désigner ce que l'on entend communément par *réfèrent*. Le recours à ce vocable, hérité des travaux de M.-J. Borel et J.-B. Grize sur la logique naturelle, vise à marquer de façon distinctive notre conception particulière des dénotés, que nous concevons comme des schématisations cognitives partagées. Or, voici l'une des objections qui furent adressées à cette thèse - en toute amitié et estime réciproques - par un autre de nos interlocuteurs privilégiés :

- (10) «Le fait que certaines expressions référentielles, dans des configurations tout à fait particulières, ne renvoient qu'à des entités virtuelles, en somme à des entités établies par le discours et n'existant pas réellement, n'autorise pas à conclure qu'il en va ainsi de toutes les expressions. Même si l'on appelle les premières *référents discursifs*, comme Karttunen (1976), il n'est pas licite de qualifier tous les référents de référents discursifs, même s'ils sont effectivement introduits dans le discours par des expressions référentielles. Une telle extension est interdite. L'appellation de *référents discursifs* a été proposée par Karttunen, non pas pour unifier le statut ontologique des référents de toutes les expressions référentielles, mais précisément pour montrer que toutes les expressions référentielles ne renvoyaient pas à des référents existant "réellement" et qu'il fallait distinguer ceux dont l'existence n'était que virtuelle ou modale ou encore envisagée dans un monde possible, de ceux présentés comme ayant une existence effective dans le monde réel.»  
[G. Kleiber, "Référents évolutifs et pronoms : une suite", *Recherches linguistiques* 20 : 120]

Dans ce passage, T1 = *objet-de-discours* est la notion à réfuter, en l'occurrence confondue avec T2 = *réfèrent discursif* (ou plutôt angl. *discourse referent*), notion forgée par Karttunen pour rendre compte des interactions entre certaines modalités et certaines expressions référentielles. Le raisonnement de notre ami Kleiber tient tout entier dans l'amalgame de T1 et de T2 (que, pour notre part, nous récuserions), et dans l'*interdiction* qui est faite de toucher à T2 (ce que pourtant, l'amalgame est susceptible d'opérer indirectement...)

#### 4. CONCLUSION.

4.1. Lorsqu'il est question de vocabulaire grammatical, on est naturellement porté à envisager d'abord les systèmes terminologiques dans leur fonction référentielle, et à les

évaluer selon leur plus ou moins grande adéquation aux faits de langue qu'il s'agit de dénoter. Notre rapide revue d'emplois aura montré, nous l'espérons, que les métatermes ont d'autres fonctions que d'être un " tableau de la réalité " langagière. Il faut aussi les envisager sous un angle opératif, *i.e.* comme les instruments de certaines opérations cognitives, argumentatives ou socio-pratiques qui doivent être exercées dans le cours des interactions mettant aux prises chercheurs, vulgarisateurs, formateurs, etc. (voir également, sur cette piste de recherche, les travaux cités dans la bibliographie).

4.2. Par ailleurs, à considérer les mœurs terminologiques des " gens sçavans en la langue ", on retire l'impression qu'ils font preuve dans l'ensemble d'une certaine légèreté épistémologique. La question qui se pose est alors de savoir à quelles conditions, et moyennant quelle discipline mutuellement consentie, nos terminologies pourraient en venir à ressembler aux vocabulaires apparemment beaucoup plus stables, univoques, consistants, etc. des sciences de la nature. Plutôt que de s'évertuer à " fabriquer de la terminologie ", ne vaudrait-il pas mieux mettre ses efforts à instituer une sorte de code de conduite pour en régler l'usage ?

### **Bibliographie sommaire**

BEGUELIN Marie-José (sous la dir. de). A paraître. *De la phrase aux énoncés: grammaire scolaire et descriptions linguistiques*.

BERRENDONNER Alain. 1986. «Jargon et persuasion chez les linguistes». In: Ouellet & Fall (éds), 132-155.

BRIOT Madeleine. 1993. «Esquisse de problématique dans l'élaboration d'une terminologie grammaticale». *LIDIL* 8, Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, 17-33.

DUCROT Oswald. 1984. *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.

GRUNIG Blanche-Noëlle. 1989. «Moeurs discursives et mots magiques». In: [REICHLER-BEGUELIN Marie-José (éd.). *Perspectives méthodologiques et épistémologiques dans les sciences du langage*. Berne: Peter Lang, Coll. Sciences pour la communication, 41-49.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine. 1980. *L'énonciation: de la subjectivité dans le langage*. Paris: A. Colin.

MAILLARD Michel (éd.). 1997. *Vers une métalangue sans frontières? = Lidil* 14. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.

OUELLET Pierre & Khadiyatoulah FALL (éds). 1986. *Les discours du savoir*. Cahiers de l'ACFAS no 40. Chicoutimi: Université du Québec à Chicoutimi.

PERELMAN Chaïm & Lucie OLBRECHTS-TYTECA. 1970. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles: Editions de l'Université de Bruxelles.

[REICHLER-]BEGUELIN Marie-José. 1990. «Conscience du sujet parlant et savoir du linguiste». In: LIVER Ricarda & Peter WUNDERLI (éds). *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*. Tübingen: Gunter Narr, 208-220.

REY-DEBOVE Josette. 1980. «Du bon usage du jargon». *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques (EHSS) - Institut de la Langue Française (CNRS)* 13, 31-41.

WILLEMS Dominique. 1995. «La terminologie grammaticale: de l'hétérogénéité à l'harmonisation?». *Travaux de linguistique* 31, 13-23.